

Intertextualité et interdiscours: filiations et contextualisation de concepts hétérogènes

Jean-Michel ADAM

Pôle de recherche et d'enseignement interdisciplinaire
en Sciences des textes et analyse comparée des discours
de l'Université de Lausanne (Suisse)
jean-michel.adam@unil.ch

The heterogeneous origin of concepts like "interdiscourse" and "intertext" – the former stemming from discourse analysis and the latter from poetics and literary semiotics – blurs their understanding. The present clarification, in the shape of a note or bibliographical memo, serves to remind us that these two concepts have a history. This article examines how these concepts circulate, and it is aimed at finding bearings among very different uses of related concepts.

Ce qui manque le plus, c'est la rigueur dans l'emploi des termes et la connaissance des limites à l'intérieur desquelles ils veulent dire quelque chose: ce sont des concepts opératoires. Il ne faut pas les prendre pour des vérités éternelles. (Benveniste, 1974: 34).

1. L'interdiscours dans l'analyse du discours française¹

1.1 *L'interdiscours dans le système de concepts de Pêcheux*

Le concept d'*interdiscours* a son origine dans les travaux de Michel Pêcheux et dans les débats de l'analyse du discours française (ADF) des années 1960-70. Denise Maldidier, dans un de ses derniers articles, a bien montré que si ce concept est "la clé de voûte du système", il ne l'est que dans sa relation avec ceux de *préconstruit* et d'*intradiscours*. Ces trois concepts constituent, à ses yeux, "le fond – décisif – de la théorie du discours" (1993: 113). Surplombant ces trois concepts, il ne faut pas oublier celui de *formations discursives*, qui vient de *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault (1969). Ce dernier montre qu'une unité linguistique (phrase ou proposition) ne devient unité de discours

¹ Je remercie Marie-Anne Paveau et Laurence Rosier pour la communication privée de leur synthèse: "Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique", consultable sur le site d'un colloque franco-allemand de 2005: <http://www.johannes-angermuller.de/deutsch/ADFA/paveaurosier.pdf>. Merci à Marie-Anne Paveau pour la communication de son chapitre 2 d'un livre à paraître en 2006: *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Dans ce chapitre et dans l'article cité, la notion de préconstruit est si clairement explicitée que je me permets de renvoyer à ces deux textes. Je me suis plutôt soucié ici de situer et de distinguer les usages latéraux des notions de préconstruit et de présupposition (Ducrot, Eco, Grize, Kristeva, Culioli) ainsi que la question de l'intertextualité.

(énoncé) que si on relie cet énoncé aux énoncés qui peuplent la mémoire interdiscursive d'une formation sociale:

Il ne suffit pas de dire une phrase, il ne suffit même pas de la dire dans un rapport déterminé à un champ d'objets ou dans un rapport déterminé à un sujet pour qu'il y ait énoncé – pour qu'il s'agisse d'un énoncé: il faut la mettre en rapport avec tout un champ adjacent. [...] On ne peut dire une phrase, on ne peut la faire accéder à une existence d'énoncé sans que se trouve mis en œuvre un espace collatéral. Un énoncé a toujours des marges peuplées d'autres énoncés (1969: 128).

Foucault met par ailleurs l'accent sur le fait que la langue ne suffit pas à produire à elle seule des énoncés:

Ce ne sont ni la même syntaxe, ni le même vocabulaire qui sont mis en œuvre dans un texte écrit et dans une conversation, sur un journal et dans un livre, dans une lettre et sur une affiche; bien plus, il y a des suites de mots qui forment des phrases bien individualisées et parfaitement acceptables, si elles figurent dans les gros titres d'un journal, et qui pourtant, au fil d'une conversation, ne pourraient jamais valoir comme phrase ayant un sens (1969: 133).

Partant du fait que "L'énoncé est toujours donné au travers d'une épaisseur matérielle, même si elle est dissimulée, même si, à peine apparue, elle est condamnée à s'évanouir" (1969: 132), Foucault envisage le cas extrême de la même phrase qui n'est cependant jamais identique à elle-même, en tant qu'énoncé, lorsque les coordonnées de sa situation d'énonciation et son régime de matérialité changent (1969: 132).

Une formation discursive est donc un lieu d'énonciation qui fait qu'un énonciateur ne parle pas en son nom mais occupe une place en assumant un des rôles possibles dans ce lieu social d'énonciation. Comme le précise Dominique Maingueneau: "Cela ne signifie pas que pour chaque formation discursive il existerait une et une seule place d'énonciation légitime puisqu'un ensemble d'énoncés rapportés à un même positionnement peut se distribuer sur une multiplicité de genres de discours" (1991: 18). Au sein d'une formation socio-historique aux frontières mouvantes et toujours redéfinies, "on ne saurait [...] dissocier l'intradiscursif et l'interdiscursif, la relation à 'autrui' est une modalité d'un rapport à soi qui ne peut jamais se fermer" (Maingueneau, 1991: 20). Le mouvement de l'énonciation, sous la double contrainte du déjà-dit et du dicible, compose à la fois avec la langue et avec l'interdiscours, et c'est précisément ce qui fait de l'individu énonçant un sujet au sens socio-historique.

Le système de concepts de Pêcheux est inséparable de la théorie générale des idéologies développée dans les années 1960 par Louis Althusser², de sa lecture de la théorie du sujet de Jacques Lacan et de sa perception de

² On mesurera le caractère historique de cette position à la lecture de la récente mise au point de Teun A. van Dijk et de sa définition de travail: "Une idéologie est le fondement des représentations partagées par un groupe" (2006: 74).

l'importance de la linguistique dans le développement des sciences humaines de cette époque:

Le fonctionnement de l'Idéologie en général comme interpellation des individus en sujets (et spécifiquement en sujets de leur discours) se réalise à travers le complexe des formations idéologiques (et spécifiquement à travers l'interdiscours qui y est intriqué) et fournit "à chaque sujet" sa "réalité", en tant que système d'évidences et de significations perçues-acceptées-subies (Pêcheux, 1990: 227).

Cette théorie, qui vise les "déformations imaginaires" des "rapports réels" des individus (Althusser, 1976: 104), lie psychanalyse et marxisme dans une même problématique de la conscience mystifiée. Maingueneau cite fort justement (1991: 12) un passage de "Freud et Lacan", écrit en 1964, qui résume la "position" d'Althusser:

Depuis Marx, nous savons que le sujet humain, l'ego économique, politique ou philosophique n'est pas le "centre" de l'histoire – nous savons même, contre les Philosophes des Lumières et contre Hegel, que l'histoire n'a pas de "centre", mais possède une structure qui n'a de centre nécessaire que dans la méconnaissance idéologique. Freud nous découvre à son tour que le sujet réel, l'individu dans son essence singulière, n'a pas la figure d'un ego, centré sur le "moi", la "conscience" ou l'"existence", [...] que le sujet humain est décentré, constitué par une structure qui elle aussi n'a de "centre" que dans la méconnaissance imaginaire du "moi", c'est-à-dire dans les formations idéologiques où il se "reconnaît" (Althusser, 1976: 33-34).

Dans cette perspective, "le propre de toute formation discursive est de dissimuler, dans la transparence du sens qui s'y forme, l'objectivité matérielle contradictoire de l'interdiscours" (Pêcheux, 1990: 227). Les concepts de *préconstruit* et d'*interdiscours* ont pour but de penser les processus de déformation et de méconnaissance idéologiques qui surgissent dans l'*intradiscours*. Partant du fait que l'individu est "toujours-déjà sujet", l'effet de préconstruit apparaît comme "la modalité discursive du décalage par lequel l'individu est interpellé en sujet" (Pêcheux, 1990: 221). Ce décalage fonctionne "à la contradiction" (ibid.). Seul l'*intradiscours* correspond au fil des énoncés et donc à du discursif-textuel. En revanche, ni l'*interdiscours* ni le *préconstruit* ne sont à proprement parler des faits de discours, du dit correspondant à des énoncés. Dans cette perspective, comme le résume Maingueneau: "l'AD est confrontée à l'*inénonçable* [...]. Avec la primauté de l'interdiscours, cet inénonçable se formule comme ce qui fait systématiquement défaut à une formation discursive et lui permet de tracer sa frontière, de se fermer imaginativement en un tout" (1991: 20-21).

Considérons, à titre d'exemple, le début de ce texte publicitaire³:

1. Les hommes aiment les femmes qui ont les mains douces. Vous le savez. Mais vous savez aussi que vous faites la vaisselle. Alors ne renoncez pas pour autant à votre charme, utilisez Mir Rose. Votre vaisselle sera propre et brillante. Et vos mains, grâce à

3 Analysé dans Adam (2001: 120-124).

l'extrait de pétale de rose contenu dans Mir Rose, seront plus douces et plus belles. Elles ne pourront que vous dire merci. Votre mari aussi.

Le fait que la première phrase ait la forme d'un énoncé doxique (valeur générique des syntagmes nominaux, présent de vérité générale et effet de la relative déterminative qui vient restreindre la classe des femmes aimées des hommes) n'en fait pas pour autant, dans la théorie de l'ADF, un énoncé de l'interdiscours. En revanche, on peut dire que les préconstruits qui circulent dans l'interdiscours rendent un tel énoncé possible. Il en va de même dans l'enchaînement qui va de P3-*MAIS* [...] à P4-*ALORS ne renoncez pas pour autant à votre charme* où la négation et le connecteur POUR AUTANT articulent l'enchaînement argumentatif sur l'ellipse d'une évidence présuppositionnelle impliquée par le verbe "renoncer": faire la vaisselle entraîne la perte du charme féminin. Je passe sur le "votre mari" final qui intègre la séduction dans le cadre légal du couple. Bref, c'est un fond idéologique qui attribue des rôles et des désirs aux femmes et aux hommes et interpelle ainsi les individus en sujets à travers une mise en discours conforme au genre épideictico-délibératif publicitaire présent dans l'interdiscours (Adam & Bonhomme, 1997). La forme linguistique d'une phrase qui se présente comme prémisses d'une argumentation n'est qu'une trace des préconstruits et de l'interdiscours. Dans P2 – "vous le savez" –, il y a bien plus que le simple renvoi à l'énoncé précédent et à sa relative restrictive. C'est sur le fond d'un non-dit structurant qu'un tel rédactionnel publicitaire était possible au début des années 1970. Les préconstruits signalent un assujettissement idéologique par la présence d'un "déjà-là", d'un "antérieur au discours" dont les sujets ne perçoivent plus les origines et sur lequel se fonde leur intradiscours.

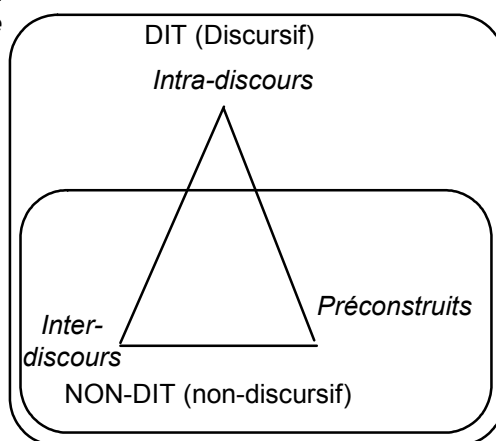
Dans le prolongement des interrogations de Saussure (2002: 117) et de Benveniste (1966: 128-130 & 1974: 65) sur le statut de la phrase, la linguistique des années 1960-70 situe la syntaxe au point d'articulation de la langue et du discours: "La dimension du discours dans le langage suppose l'existence de la syntaxe" (Henry, 1977: 155). C'est ainsi que Henry (1975), Almuth Grésillon (1975) et Pêcheux, dans une conférence de 1979 sur les "Effets discursifs liés au fonctionnement des relatives en français" (1990: 273-280), portent leur attention sur les structures syntaxiques qui permettent de présenter un certain propos sans qu'un énonciateur en prenne l'assertion en charge. À la différence des relatives appositives ou explicatives, le fonctionnement déterminatif d'une relative comme "Les hommes aiment les femmes *QUI ont les mains douces*" leur apparaît comme la trace d'une construction antérieure qui tire de là un effet d'évidence qu'ils considèrent comme un *effet de préconstruit*, mais qui, comme le rappellent fort justement Rosier et Paveau, n'existe discursivement pas comme antérieur:

Cela produit l'effet subjectif d'antériorité, d'implicitement admis, etc. que nous avons désigné ailleurs sous le terme de *préconstruit*. Cet effet est caractéristique du fonctionnement déterminatif de la relative (Henry, 1975: 97).

Grésillon et Pêcheux ont raison de dire que les relatives appositives ou explicatives ont, elles, un statut d'assertion complète, c'est en ce sens qu'elles sont généralement dites prédictives. Pêcheux parle à ce propos d'"élément saturé" (1975: 99). Ayant un statut de proposition, les appositives-explicatives ont une certaine autonomie. Elles peuvent reprendre un déjà-dit, mais qui est alors asserté, pris en charge par un énonciateur. Paraphrasables par une subordonnée introduite par *parce que*, ces relatives peuvent, de plus, être modalisées comme dans: "Les femmes, qui [*parce qu'elles*] font [*malheureusement/naturellement*] la vaisselle, n'ont pas les mains douces". En revanche, la relative déterminative de (1.), non autonome syntaxiquement et énonciativement, peut être caractérisée par son statut non asserté ainsi que par un effet d'antériorité: "On peut appeler ce statut 'présupposé' et ajouter qu'à la différence de l'assertion il renvoie *toujours* à un antérieur et que celui-ci est seulement reproduit, mais non pris en charge par l'énonciateur" (Grésillon, 1975: 105). Le préconstruit n'est, au moyen des relatives déterminatives, littéralement pas asserté. "Point de saisie de l'interdiscours" (Maldidier, 1993: 113), le préconstruit signale la présence de l'interdiscours sous l'intradiscours. Maldidier résume ainsi ces enjeux de l'analyse de discours qui sont encore les nôtres: "elle représente la possibilité de lire dans le 'discursif textuel' les traces de la mémoire historique prise dans le jeu de la langue" (1990: 83).

Le système de concept de l'ADF peut être résumé par le schéma suivant qui signale, par analogie avec la figure de l'iceberg, le fait que l'intra-discours n'est que la pointe immergée, visible, (le dit) d'un non-dit idéologique, comme le dit une note manuscrite de Pêcheux, citée par Maldidier: "la présence d'un 'non-dit' traverse le 'dit' sans frontière repérable" (1993: 114):

*Formation
discursive*



1.2 *Préconstruits*⁴ et présupposition

1.2.1 La présupposition linguistique d'Oswald Ducrot

Le concept de *préconstruit* a été avancé dans le cadre de la critique de fond, par Paul Henry (1977), de la *présupposition* tant logique qu'illocutoire mise en avant dans la sémantique linguistique d'Oswald Ducrot (1972). La critique porte sur l'orientation logiciste de la linguistique qu'accentue son ignorance des rapports du langage à l'inconscient et aux idéologies. Le préconstruit se définit donc contre la présupposition et contre un certain état de la linguistique:

La question de la présupposition peut [...] être considérée comme un symptôme propre à faire apparaître un certain nombre de problèmes théoriques fondamentaux que rencontre la linguistique aujourd'hui, problèmes qui tournent autour de deux questions clefs: la sémantique et l'énonciation (Henry, 1977: 3).

Dans sa postface du livre d'Henry, Ducrot expose la place de la présupposition dans un système de concepts aujourd'hui assez largement admis comme opératoire: *présupposé, posé, sous-entendu*. Il précise les objectifs de sa position intralinguistique:

Ce qui m'intéresse, c'est d'être obligé de prévoir à l'intérieur de la langue un acte comme celui de présupposer, qui se réfère au débat intersubjectif. Ainsi se trouve renforcée la conception générale de la langue qui [...] me semble avoir dirigé la plupart de mes travaux, et qui la présente comme étant, avant tout, un instrument pour l'affrontement des individus (1977: 200).

Il définit par ailleurs l'apport spécifique, selon lui, du linguiste à l'analyse du discours:

[...] Expliquer, pour une énonciation donnée, l'éventail de ses sens possibles, en spécifiant, pour chacun, quelles représentations situationnelles et quels processus interprétatifs permettent de l'engendrer. [...] La tâche du linguiste est seulement d'expliquer la possibilité de toutes ces lectures (possibilité qui constitue l'"objet réel" du linguiste, le point de départ de la recherche) (1977: 202-203).

1.2.2 La présupposition dans la pragmatique textuelle d'Umberto Eco

Reprenant partiellement un article écrit avec Patricia Violi (1987), Eco consacre un chapitre des *Limites de l'interprétation* (1992: 307-342) au problème de la présupposition. Eco trouve la notion de présupposition "trop rigide". À la différence de Ducrot, il la considère comme un artifice de la théorie qui rend compte de faits linguistiques qui ne relèvent que rarement de l'usage commun (1992: 310). Dans le cadre sémiotique de sa pragmatique textuelle et de sa théorie de la "coopération textuelle", il développe une position plus large que celle de Ducrot:

⁴ Je renvoie au point 211 du chapitre 2 de Paveau (2006) et au point 232 de l'article de Paveau & Rosier cité dans la note 1.

La notion de présupposition ne semble pas définir une série de phénomènes grammaticaux homogènes, elle est plutôt une catégorie ouverte ne pouvant être expliquée qu'à l'intérieur d'une théorie du discours (1992: 311).

Sa révision porte surtout sur la délimitation des faits et des fonctions de la présupposition. Prenant appui sur l'opposition cognitive entre *fond* et *relief* (ou *figure*) souvent utilisée en linguistique (Kilani-Schoch & Dressler, 2005: 34-36), il considère que, dans les énoncés porteurs de présupposition, le signifié affirmé ou *posé* constitue la *figure* ou relief et le signifié *présupposé* le cadre de *fond*. C'est en prenant en compte la dimension textuelle du phénomène qu'il se distancie nettement du cadre théorique de Ducrot:

Les présuppositions font partie de l'information donnée par un texte; elles sont sujettes à un accord réciproque de la part du locuteur et de l'auditeur, et elles forment une sorte de cadre textuel qui détermine le point de vue à partir duquel le discours sera développé. Ce cadre textuel constitue le fond du texte lui-même, et il est distinct des autres informations qui représentent le relief (1992: 313).

Le cadre textuel est constitué de ces énoncés qui, ayant le pouvoir d'imposer certaines présuppositions, sont ou doivent être assumés comme incontestables et acquis par les interactants: "Le relief représente l'information ouverte à la contestation, et le fond est l'information protégée de la contestation de l'auditeur" (1992: 324), et il ajoute aussitôt:

Nous parlons d'une tendance d'emploi, non d'une règle grammaticale. Il est moins probable, en termes pragmatiques, que le contenu présupposé d'une construction présuppositionnelle soit contesté, étant donné sa nature de fond. Mettre des informations en position de fond rend la contestation moins naturelle (1992: 324).

Dans sa "sémantique à instructions en forme d'encyclopédie", Eco donne une grande importance à la description du pouvoir présuppositionnel des unités lexicales, en spécifiant les éléments présupposés et en représentant les instructions relatives à l'insertion textuelle de ces unités. Dans la pragmatique textuelle d'Eco, tout texte est une machine inférentielle complexe, "une sorte de *mécanisme idiolectal* qui établit des corrélations encyclopédiques ne valant que pour ce texte spécifique" (1992: 342). Le concept de présupposition se rapproche alors du processus global d'interprétation d'un texte au point de recouvrir une gamme de phénomènes "présuppositionnels" beaucoup plus amples que ce que la présupposition linguistique prend en compte:

Pour comprendre un texte, le lecteur doit le "remplir" d'une quantité d'inférences textuelles, liées à un vaste ensemble de présuppositions définies par un contexte donné (base de connaissance, assomptions de fond, constructions de schémas, liens entre schémas et texte, système de valeurs, construction du point de vue, etc.) (1992: 342).

Les propositions d'Eco prennent place entre la présupposition linguistique et la définition des préconstruits de l'AD. Il me semble qu'une théorie plus économique que celle d'Eco a été utilement développée par l'Ecole neuchâteloise de sémiologie, dans le cadre de la logique naturelle de Jean-Blaise Grize et Marie-Jeanne Borel.

1.2.3 Les préconstruits culturels dans la sémiologie de Jean-Blaise Grize

À la fin des années 1960, dans le cadre de l'École pratique des hautes études en sciences sociales, Grize a donné, à Paris, un enseignement préparatoire à la recherche approfondie en sciences sociales placé alors sous le chapeau de la sémiologie. C'est là qu'il a beaucoup discuté avec Pêcheux. Effectivement, sa "logique naturelle", qui convenait mieux à ce dernier que la logique classique, en porte des traces significatives que je n'ai pas la place d'énumérer ici. Grize intègre les préconstruits dans son modèle de la communication et sa théorie de la schématisation. À côté des postulats de *l'activité discursive*, des *finalités* de l'interaction en cours, de la *situation d'interlocution*, des *représentations psychosociales* des interactants, d'une façon proche d'Eco par bien des côtés, il ajoute (2004: 24-25) un *postulat des préconstruits culturels* (PCC). Par ces PCC "un texte est à la fois un produit verbal et un produit social" (1996: 67). Aspects de la compétence encyclopédique qui englobe les connaissances des sujets sur le monde, les PCC sont définis par Grize comme des savoirs qui ont leur source dans trois lieux:

Il y a d'abord, ce que l'on peut appeler les matrices culturelles qui sont faites de la mémoire collective d'une société ou d'un groupe; de l'idéologie ensuite, c'est-à-dire de tout ce que transportent les multiples discours qui circulent, qui s'opposent et entre lesquels chacun choisit ce qui lui convient; enfin de la pratique quotidienne [...]. Les préconstruits culturels servent en quelque sorte d'intermédiaires entre le monde et la façon dont nous l'appréhendons, ils nous permettent d'interpréter les réalités qui s'offrent dans des situations déterminées (Grize, 1992: 66).

La logique naturelle n'a pas à prendre en charge la théorie des PCC, mais elle peut en saisir indirectement les contenus en cours d'analyse, en particulier dans les mouvements argumentatifs, dans la mesure où ces PCC fournissent "le cadre obligatoire dans lequel le discours doit s'insérer et ceci par le double mécanisme piagétien d'assimilation et d'accommodation. [...] Il ne s'agit pas que du sens des mots. Les lieux, à juste titre dits lieux communs, sont indispensables à soutenir les raisonnements, même les plus élémentaires qui permettent la compréhension" (1996: 66). Les propositions de Grize permettent de ne pas tout faire passer dans l'interdiscours et de maintenir ainsi les distinctions opératoires de l'analyse de discours. Maintenus en dehors de la schématisation proprement dite, les PCC ne sont pas énoncés-schématés, mais ils en sont une des composantes, souterrainement structurante tant à la production qu'à l'interprétation (Adam, 1999: 101-116).

2. Interdiscours, séquentialité intradiscursive et "discursif textuel"⁵

La priorité théorique et pratique accordée à l'inter- sur l'intra-discours est déjà remise en cause par les derniers travaux de Pêcheux, au début des années 1980. L'analyse linguistique de la séquentialité intradiscursive devient essentielle, sous l'influence des critiques que Jean-Marie Marandin (1979) adresse à la "délinéarisation" de l'intradiscours. Malidier résume ainsi l'évolution de la position de Pêcheux: "On s'attachait désormais à étudier le fonctionnement combiné de marques linguistiques, syntaxiques, lexicales et énonciatives, contribuant à produire l'effet de séquentialité. [...] Si naguère, l'idée d'un 'travail' de l'interdiscours à l'intérieur même de l'intradiscours était forte, elle restait abstraite, elle avait besoin de relais dans l'analyse de la matérialité discursive elle-même et il lui manquait un maillon décisif du côté des marques énonciatives" (1990: 77-78). Les travaux sur les complétives, menés avec Françoise Gadet et Jacqueline Léon (*Linx* 10, Paris X-Nanterre, 1984), sont, avec les relatives, un autre aspect de l'attention intra-discursive à la syntaxe des énoncés. L'apport des thèses de Jacqueline Authier-Revuz sur la double hétérogénéité (1982 & 1984) sera quant à lui décisif pour tout ce qui concerne l'énonciation et la réflexion sur le discours autre. Avec sa conception de l'hétérogénéité constitutive et de l'hétérogénéité montrée, c'est une appropriation linguistique des thèses de Bakhtine qu'elle introduit, annonçant ainsi le croisement entre les thèses du Cercle de Bakhtine et l'ADF.

2.1 *Interdiscours et dialogisme: origines des concepts*

C'est dans les années 1970 qu'apparaissent les traductions françaises des travaux de Mikhaïl M. Bakhtine et surtout, en 1977, celle du *Marxisme et la philosophie du langage* dont on sait aujourd'hui qu'il s'agit d'une version de la thèse de Valentin N. Voloshinov, publiée sous la double signature de Bakhtine et de Voloshinov. La bakhtinisation de l'interdiscours, si fréquente dans les travaux actuels, apparaît de façon éclairante dans les derniers textes de Jean Peytard:

C'est l'instance du tiers-parlant qui constitue l'axe de l'analyse. Entendant par ce concept la désignation d'un ensemble indéfini d'énoncés prêtés à des énonciateurs sous les espèces de: "les gens disent que...", "on dit que...", "on prétend que...", énoncés doxiques (ceux de la doxa). Ces énoncés appartiennent à la masse interdiscursive à laquelle empruntent les agents de l'échange verbal pour "nourrir" leurs propos (1995: 121).

Peytard s'est intéressé au "change interdiscursif" (2000: 23) qui résulte de la reformulation, du transcodage ou de la réécriture. Il rapproche ces opérations

⁵ Expression de M. Pêcheux dans "Lire l'archive aujourd'hui", Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage, 2. Saint-Cloud, 1982: 35-45.

de la question du discours relaté qui occupe les derniers chapitres du *Marxisme et la philosophie du langage*: "Toute 'mise en mots' du tiers-parlant, comme acte de discours "relaté", comporte une attitude évaluative de la parole 'relatée'. [...] Les énoncés du tiers-parlant obligent le locuteur à situer ceux-ci dans son discours recteur et à se situer par rapport à eux" (1995: 121). Ce glissement de l'interdiscours vers le dialogisme de Bakhtine est manifeste dans un article dont la dernière partie est intitulée: "Bakhtine et la sémiotique (inter)discursive" (1980: 33-44). Peytard parle également d'"interdiscursivité bakhtinienne" (1995: 109) et ajoute, à propos des transformations du "Pont Mirabeau" d'Apollinaire (ponctué puis déponctué), des ratures du nom de Dazet dans les *Chants de Maldoror* ou de la transformation-altération des textes scientifiques dans le discours de vulgarisation:

L'altération visée n'est plus seulement intrinsèque à une phrase ou à une série de phrases, ou même à un discours constitué comme unité, mais elle oppose au moins deux discours. Nous quittons l'intraphrastique et l'intradiscursif pour atteindre l'interdiscursif (Peytard, 2000: 24).

Si Peytard glisse ainsi du champ de l'AD aux thèses du Cercle de Bakhtine, c'est que, pour lui, "tout discours est relaté" (2000: 25), de la même manière que, pour Gilles Deleuze et Félix Guattari: "tout discours est indirect" (1980: 97 & 106) ou, mieux encore, "indirect libre" (1980: 101 & 107). Suivant en cela les thèses de Bakhtine et de Voloshinov, Deleuze et Guattari considèrent que "la première détermination qui remplit le langage, [...] c'est le *discours indirect*" (1980: 97). Comme le souligne Peytard, le discours relaté est "ce point de suture où la langue (dans sa systématisme) est suscitée pour produire/insérer l'énoncé de l'autre dans la discursivité d'un agent singulier. Nouage de la langue et du discours" (2000: 25-26). Ce qu'il reconnaît, dans cette lecture deleuzienne de Bakhtine et Voloshinov, c'est le fait que le discours indirect (DI) ne suppose pas le discours direct (DD), c'est le DD qui s'extrait, en quelque sorte, du DI et mieux encore du DIL: "Mon discours direct est encore le discours indirect libre qui me traverse de part en part" (Deleuze & Guattari, 1980: 107). Ce qu'ils explicitent en ces termes:

C'est précisément la valeur exemplaire du discours indirect, et *surtout du discours indirect "libre"*: il n'y a pas de contours distinctifs nets, il n'y a pas d'abord insertion d'énoncés différemment individués, ni emboîtement de sujets d'énonciation divers, mais un agencement collectif qui va déterminer comme sa conséquence les procès relatifs de subjectivation, les assignations d'individualité et leurs distributions mouvantes dans le discours. Ce n'est pas la distinction des sujets qui explique le discours indirect, c'est l'agencement, tel qu'il apparaît librement dans ce discours, qui explique toutes les voix présentes dans une voix [...] (Deleuze & Guattari, 1980: 101).

Sans m'étendre plus longuement sur la conception de la langue comme "réalité variable hétérogène" (1980: 127)⁶, il faut bien insister sur le fait que le cadre théorique de Peytard, Deleuze ou, comme on le verra plus loin, de Kristeva est très différent de celui de l'AD de Pêcheux. Peytard et Deleuze associent le dialogisme du Cercle de Bakhtine à la (socio)linguistique variationnelle de William Labov. En revanche, comme le montre Maldidier (1990: 19), le concept d'interdiscours apparaît pour la première fois dans une note de Pêcheux sur la théorie énonciative du langage d'Antoine Culioli, dans un ouvrage collectif sur le traitement formel du langage (Culioli, Fuchs & Pêcheux, 1970). Pêcheux parle de "formations discursives" dans la note 2 de la page 14, et d'"inter-discours" dans la note 7 de la page 18. Il dérive son opposition entre "inter-discours" et "intra-discours" de la distinction culiolienne entre "préasserté" et "asserté". C'est tellement évident que, dans l'état actuel de la linguistique énonciative de l'Anglais de l'école de Culioli, le concept de "préconstruit" a définitivement remplacé celui de "présupposé", en recouvrant une partie de son sens. Jean Chuquet définit ainsi le concept de "construction préalable" qui donne son assise aux préconstruits: "Par construction préalable nous entendons soit une relation prédicative déjà posée par un énonciateur dans un énoncé antérieur, soit une relation posée de façon fictive, *comme si* elle précédait l'énoncé en question" (1986: 74). Lorsqu'un énoncé est dit conditionné par la construction antérieure d'un autre énoncé, il est fait allusion à un autre énoncé présent dans le co-texte gauche ou à un élément présent dans le contexte situationnel ("préconstruit situationnel") ou à un "préconstruit notionnel" impliqué (les maisons ont un toit, les voitures un moteur) ou enfin à une donnée déductible de l'énoncé lui-même (présupposition classique). La forme interrogative anglaise en *wh-* est ainsi analysée comme un renvoi à l'existence d'une relation préconstruite et, comme le montre Odile Blanvillain, "la forme interrogative en *why* semble jouer un rôle dans l'interprétation de l'énoncé comme remise en cause de ce préconstruit" (1997: 193). Dans la forme "Why should", "should" intervient en ajoutant à cette remise en cause une "non-prise en charge du préconstruit par le locuteur [qui] reporte cette prise en charge sur une autre instance subjective" (ibid). Comme le note Paveau (2006), la différence majeure entre le pré-asserté prélexical de Culioli et les notions de Pêcheux tient au fait que le premier relève d'un niveau cognitif "très profond" tandis que le second a pour but d'articuler le langagier et le social.

⁶ Je prends appui sur ces thèses de Deleuze dans le chapitre 2 du *Style dans la langue* (Adam, 1997).

2.2 Étude de cas: la CIA et les Trois Petits Cochons

Pour ne pas rester dans un parcours épistémologique un peu abstrait, je propose d'exemplifier brièvement une analyse de l'interdiscours et des préconstruits par le long récit, paru dans le magazine *Le Point* du 18 août 1980 (n° 413: 92), qui interrompt un entretien de Pierre Desgraupes avec le Général Vernon Walters, haut responsable de la CIA. Ce récit métalinguistique est déclenché par un arrêt sur le mot "pénitentiel". La demande d'explicitation que le journaliste adresse au général tient au fait qu'un problème de PCC rend opaque la signification, en français, de ce signe à caractère religieux, assez inattendu dans le co(n)texte d'un entretien sur la CIA. *Pænitentialis*, en latin religieux comme en anglais (*penitential*), renvoie aux sept psaumes de la pénitence et plus largement aux rituels de la pénitence. Ce signe est un révélateur de l'idéologie politico-religieuse américaine:

Pierre DESGRAUPES

Quelle est la morale de la CIA?

Général Vernon WALTERS

La CIA a une mission qui lui est confiée par l'Acte de défense nationale de 1947. Et comme les Américains sont très "pénitentiels" sur ces questions, il y est simplement dit qu'elle fera ce que dira le Conseil de sécurité nationale. Nous n'avons jamais voulu codifier, et d'ailleurs il ne le faut pas.

P.D. Qu'entendez-vous par "pénitentiel"?

V.W. Je vais vous raconter une histoire. L'histoire de trois marins qui sont naufragés sur une île du Pacifique habitée par des cannibales. L'un est français; l'autre, anglais, et le troisième, américain. Arrivés sur la plage, ils sont aussitôt faits prisonniers par les cannibales et conduits devant le roi, qui leur dit: "Messieurs, j'ai pour vous une mauvaise nouvelle et une bonne nouvelle. La mauvaise nouvelle, c'est qu'on va vous avoir à déjeuner demain à midi, et ce ne sera pas comme invités! Après cette mauvaise nouvelle, vous en avez besoin d'une bonne: d'ici là, je vous accorderai tout ce que vous voulez, sauf de vous mettre en liberté". Il se tourne alors vers le Français et lui dit: "Toi, qu'est-ce que tu veux?" Le Français lui dit: "Moi, si je dois être mangé demain à midi, j'aimerais passer les heures qui me restent avec cette charmante cannibale que je vois là-bas". Alors, on libère le Français, et il part dans les bois avec la jolie cannibale. On se tourne vers le Britannique, qui dit: "Moi, je veux une plume et du papier. – Ah! pour quoi faire? – Parce que je veux écrire au secrétaire général des Nations Unies pour me plaindre de votre attitude inhumaine à notre égard". On lui donne une case, son papier, et il commence son "Cher Monsieur Waldheim...". Quand vient le tour de l'Américain, il dit: "Moi, je veux qu'on me conduise au milieu du village, qu'on me mette à genoux et que le plus grand des cannibales me "botte le derrière" en public". Le roi se retourne vers son Premier ministre et dit: "Je savais que les Américains étaient bizarres, mais aussi bizarres que cela, je ne le savais pas". On conduit l'Américain au milieu du village, on le met à genoux; le plus grand cannibale s'élanche et lui donne un grand coup de pied dans le derrière qui l'envoie à cinq mètres de là. Et, en tombant, il sort de sous ses vêtements une mitraillette qu'il avait cachée, et abat tous les cannibales qui sont là. Le Français et l'Anglais, entendant les rafales de mitraillette, sortent du bois et de la case, et regardent l'Américain, la mitraillette encore fumante à la main. Ils lui demandent: "Mais tu avais donc cette arme depuis le commencement?" Il dit: "Bien sûr! – Et pourquoi ne t'en es-tu pas servi plus tôt?" L'Américain les regarde d'un air très blessé et leur dit: "Mais vous ne comprenez rien du tout! C'est seulement lorsqu'ils m'ont botté le derrière que j'ai enfin eu une justification morale pour exercer ce genre de violence". Le "pénitentialisme" voilà ce qui nous pèse, Monsieur Desgraupes!

P.D. C'est intéressant votre histoire...

Dans les catégories de l'interdiscours, ce récit relève plus du genre de l'histoire drôle et de la blague de comptoir que du récit politique traditionnel. La caricature des stéréotypes nationaux du Français, de l'Anglais, de l'Américain et des sauvages ne fait sens que dans le cadre de PCC. Le fait de mettre en scène un Français et un Anglais sauvés par un Américain renvoie, dans la mémoire collective, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. L'image des "sauveurs du monde libre" et les stéréotypes actionnels cachent l'in vraisemblance du fait que le marin américain puisse dissimuler aussi longtemps sa mitrailleuse à ceux qui l'ont capturé: seule la bêtise présumée des sauvages peut rendre plausible une situation aussi absurde, qui étonne d'ailleurs les deux autres marins. D'un point de vue toujours interdiscursif, ce récit recourt à une règle narrative connue: la triplification ou triplement des héros et de leurs actions. Par là, il s'apparente aux contes qui mettent en scène trois frères ou sœurs. L'échec des deux premiers personnages est généralement expliqué par leurs faiblesses physiques, intellectuelles et/ou morales et le triomphe du troisième par la valeur personnelle qui lui donne le droit d'épouser la princesse et de diriger à son tour le royaume. Il n'est pas ici question de princesse et ce n'est ni son dévouement, ni sa gentillesse, ni son courage, ni les aides magiques reçues en récompense de services rendus tout au cours de sa quête qui permettent au héros américain de triompher. C'est seulement la mise en œuvre de sa puissance de feu, rendue possible par son humiliation publique. Nous sommes en apparence loin du genre du conte merveilleux quand Vernon Walters tire la morale de son histoire:

Vous savez, Che Guevara a dit une fois: "Il faut commencer par donner mauvaise conscience aux bourgeois". Ça a été très réussi. Surtout en Amérique. [...] Pour en revenir à l'espionnage et à sa "morale", les Américains, tant qu'ils n'ont pas peur, estiment que l'espionnage est immoral, que ce n'est pas "américain", qu'on ne doit pas le faire. Mais ils changent quand ils ont peur; et, en ce moment, ils ont peur.

On peut entendre sous ce récit l'ombre portée d'une histoire importante de la culture anglo-saxonne. La présence des *Trois Petits Cochons* dans la culture de langue anglaise est attestée, au milieu du XIX^e siècle, par les *Nursery Rhymes and Nursery Tales* de James Orchard Halliwell-Phillips (1843) et par les *English Fairy Tales* de Joseph Jacobs (1898). On connaît aujourd'hui cette histoire par *Three Little Pigs*, dessin animé de court-métrage de Walt Disney (1933), auquel on peut ajouter *Blitz Wolf* de Tex Avery (1942), même si son caractère antifasciste le distingue du très moralisateur film de Disney⁷. On

7 Je renvoie au chapitre que Jack Zipes (2006: 193-212) consacre à l'idéologie conservatrice de Disney. Pour lui, *Three Little Pigs* "is the triumph of the master builder, the oldest pig, who puts everyone and everything in its right place. The image of the hardworking, clean-living pig is contrasted with his dancing brothers. [...] The one serious stalwart pig, the entrepreneur, who knows how to safeguard his interests, is the only one who can survive in a dog-eat-dog, or a wolf-eat-pig world" (2006: 202).

peut établir un parallèle entre les deux configurations actantielles. Les marins français et anglais ressemblent à Piper (le joueur de pipeau Nif Nif) et à Fiddler (le joueur de violon Nouf Nouf), le marin américain à Practical (le pragmatique Naf Naf) et les sauvages cannibales au Loup (Hitler dans le film de Tex Avery). Cette lecture intertextuelle nous met sur le chemin de l'autre point que cet article veut examiner. C'est moins l'intertextualité proprement dite qui me paraît ici signifiante que le substrat idéologique qui nourrit l'interdiscours et les PCC manifestés autant par l'histoire racontée par le général Vernon Walters que par la relecture de l'anonyme conte folklorique que propose Disney. Comme le dit ironiquement P. Desgraupes, le récit a répondu à la question posée au-delà de ce que l'on pouvait espérer. Cette histoire dit beaucoup du conflit entre l'usage de la force armée et la morale religieuse dans laquelle baigne la nation américaine, mais elle parle aussi de ses rapports aux nations européennes et plus lointainement "sauvages". Pour sauver les uns et exterminer les autres, selon Vernon Walters, il faut que la morale cesse d'entraver l'action militaire. Soulignons au passage la dérivation nominale de "pénitentialisme" à partir de l'adjectif. Le résultat de cette dérivation est une création de concept chargée de tout expliquer. Nous sommes très précisément là au cœur d'un mécanisme profondément idéologique de nomina(lisa)tion.

3. La construction du sens intertextuel de certains énoncés

Dans *L'argumentation dans le discours*, Ruth Amossy déclare que "la notion d'interdiscours [est] construite sur le modèle d'intertexte" qu'elle propose "de réserver pour les études littéraires, où cette notion a d'abord été employée" (2006: 109-110). Il y a là un double problème. Non seulement il est difficilement admissible de limiter l'intertextualité au seul champ littéraire, mais l'idée que le concept d'interdiscours ait été construit sur le modèle de l'intertexte n'est historiquement pas recevable. Même s'ils émergent dans les mêmes années 1970, ces deux concepts ont des origines très différentes.

C'est en 1967, dans un article de la revue *Critique* intitulé: "Le mot, le dialogue, le roman" et dans la préface, en 1970, de la traduction française de *La poétique de Dostoïevski*, que Julia Kristeva va diluer le dialogisme bakhtinien dans l'intertextualité. C'est de façon totalement indépendante de la constitution du concept d'interdiscours que Kristeva élabore le concept d'intertextualité. Elle le tire de sa lecture et traduction des écrits de Bakhtine, dans le cadre de sa "sémanalyse" (1969) qui est une sémiotique littéraire largement inscrite dans le textualisme du groupe Tel Quel. Cette position est ainsi résumée par Roland Barthes:

Tout texte est un *intertexte*; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables: les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues (1997: 816-817).

Dans un chapitre de *La révolution du langage poétique* ("Le contexte présupposé", 1974: 337-358), Kristeva parle de "présupposition généralisée" et elle déplace la notion linguistique de présupposition en direction du corpus littéraire et du dialogisme bakhtinien. La "présupposition généralisée" est un des résultats ou effets de l'intertextualité qui, selon elle, commande les rapports contextuels de grandes unités du discours:

Quel que soit le contenu sémantique d'un texte, son statut en tant que pratique signifiante présuppose l'existence des autres discours, au sens fort du terme de "présupposition", celui qu'il a dans l'analyse de la locution. C'est dire que tout texte est d'emblée sous la juridiction des autres discours qui lui imposent un univers: il s'agira de le transformer. Par rapport au texte comme pratique signifiante, tout énoncé est un acte de présupposition qui agit comme une incitation à la transformation. La valeur sémantique du texte est à chercher précisément à partir de ce statut dialogique où *tout énoncé autre est un acte de présupposition*; faute de prendre en considération cette présupposition généralisée, on rate le fonctionnement spécifique du texte (Kristeva, 1974: 338-339).

L'opération de "présupposition généralisée" relie un ensemble d'énoncés d'un texte donné à des "ensembles d'énoncés (ou de phrases) d'autres discours qui ne sont pas présents dans le texte analysé" (1974: 339). Exemplifiant ce procès par les *Poésies* d'Isidore Ducasse-Lautréamont, Kristeva montre comment le texte de Lautréamont se pose en polémique avec les ensembles d'énoncés des "grandes têtes molles" qu'il présuppose (Pascal, Vauvenargues, etc.). Dans son rapport à l'intertextualité, cette version du dialogisme bakhtinien est moins claire que ce que dit Peytard de la transformation-altération.

L'intertextualité gagne à être reconsidérée dans le cadre plus large des opérations de *transposition*. Comme le dit fort justement Dominique Ducard, le passage d'un système signifiant à un autre "n'entraîne pas seulement une translation et une redistribution des signes mais modifie la position énonciative du sujet. [...] Le sens se trouve ainsi repris et converti dans une énonciation qui dit plus et autre chose que ce qu'elle semble dire" (2004: 177). Il n'y a aucune raison de réserver ce fonctionnement au seul champ littéraire et l'on ne doit considérer l'intertextualité que comme un aspect de l'interdiscours et des PCC: l'existence, dans la mémoire discursive des sujets, de stocks de textes et d'énoncés sur lesquels l'énoncé qui les intègre effectue des transcriptions des signifiants et des transferts de sens. Un énoncé/texte X est ainsi mis en relation à la production et/ou à l'interprétation avec des fragments discursifs d'un intertexte Y, selon des modalités très différentes: X parodie Y au point d'en opérer une forme de destruction; X cite allusivement Y dans le but d'établir une connivence culturelle entre énonciateur et énonciataire; X utilise Y comme une composante nécessaire de sa signification, Y fait alors partie du sens de X.

Bien qu'il travaille dans le cadre limité des œuvres littéraires et de la perception de leur littéarité, dans "La trace de l'intertexte", Michael Riffaterre (1980) a eu le mérite de sortir le concept d'intertextualité du flou de son

utilisation critique. Il localise l'intertextualité dans le texte et dans la perception par l'interprétant-lecteur d'une résistance du sens. Une unité lexicale, syntaxique ou plus largement sémantique présente, à la lecture, une résistance qui apparaît comme un problème de langue ou comme un problème de compatibilité avec le co-texte environnant: "Vide à combler, attente du sens, l'intertexte n'est alors qu'un postulat, mais le postulat suffit, à partir duquel il faut construire, déduire la signifiante" (1980: 6). À titre d'exemple, considérons les énoncés suivants, choisis volontairement dans la presse écrite, la littérature et la publicité:

2. Swissair m'a tuer... (24 Heures, 07.12.01)
3. ALLEGRE
M'A TUER (calicot brandi par des lycéens, 10-11 octobre 1998)
4. La beauté sera CONVULSIVE ou ne sera pas. (fin de *Nadja*, d'André Breton)
5. JE PENSE
DONC
J'AI SOIF:
nouveau
Rivela vert. (Publicité pour une boisson au lactosérum et thé vert)
6. j'ai osé
j'ai goûté
j'ai aimé.
SUZE
l'inimitable (Publicité pour la boisson Suze)

Les énoncés (2.) et (3.) présentent une agrammaticalité que les lycéens ont pris soin d'indexer comme faute d'orthographe en soulignant le R final. Cette résistance de la langue est telle que, après avoir titré (2.) en Une du 7 décembre, la rédaction du quotidien suisse *24 Heures* a été obligée de publier, le lendemain, le rectificatif suivant (8-9 décembre 2001):

7. 24 HEURES PRECISE

Non! Nos correcteurs n'avaient pas failli à leur tâche, avant-hier soir, et cet infinitif n'était pas une monstrueuse coquille. Le meurtre symbolique du père de Crossair par les nouveaux pilotes financiers de Swissair nous a suggéré un titre inspiré de l'inscription – en lettres de sang! – "Omar m'a tuer". Formule censée évoquer instantanément la malheureuse saga du jardinier Omar Raddad, écroué en France pour un meurtre qu'il n'avait pas commis.

Merci aux nombreux lecteurs qui ont pris la peine d'appeler la rédaction et de nous envoyer e-mails et fax. La prochaine fois, nous ne nous contenterons pas, comme hier, d'indiquer la référence dans la légende de la photo!

Ironiquement, la fin du communiqué traite quasiment les lecteurs suisses d'illettrés incapables de lire et de faire jouer l'intertexte qui explique la faute d'orthographe. Ce qui n'empêchera pas le magazine TV d'un autre journal suisse de titrer, dans sa livraison de la semaine du 21 au 27 février 2004:

8. TF1 m'a tuer...

Bernard Gardin (2005) a étudié un corpus complémentaire de ce qui est visiblement devenu une formule:

9. Édouard m'a tuer... (Première page du *Monde*, 17.02.94)
10. Le RPR m'a financer... (caricature du dessinateur Plantu, *Le Monde*, 14.05.96)

Ces énoncés n'ont pas de sens hors de la présence en mémoire discursive du célèbre fait divers rendu spectaculaire par la dénonciation "Omar m'a tuer", écrite en lettres de sang sur la porte de la cave à vin, et incomplètement ("Omar m'a t") sur celle de la chaufferie de la maison de Madame Marchal, retrouvée morte, le 24 juin 1991, dans le sous-sol de sa villa des Alpes-maritimes. Cette inscription avait conduit la justice à soupçonner et à condamner Omar Raddad, le jardinier marocain de la victime. C'est ainsi que le quotidien *Info-Matin* titre, en transposant seulement le pronom personnel référant à la victime, le 3 février 1994, au lendemain du procès:

11. Les jurés ont tranché: "Omar l'a tuer"

À la suite d'une grâce présidentielle très politique (liée à la visite du roi du Maroc en France), le journal *Libération* titre, le 7 mai 1996:

12. Chirac m'a gracier

Si l'énonciation de (12.) était effectivement lue comme écrite de la main du "M" que désigne l'énoncé, on pourrait y voir une preuve orthographique de la culpabilité du jardinier marocain! Pris entre la critique du pouvoir du roi du Maroc et la croyance en l'innocence du jardinier, il semble que la rédaction de *Libération* ait opté pour un titre très ambigu. Cette reformulation est beaucoup plus ambiguë que tous les autres exemples. L'immense mérite de (3.) est de jouer sur la dénonciation du ministre de l'éducation Claude Allègre exemplifiée par une dégradation des études que symbolise la faute d'orthographe. Émise par ceux qui occupent la place de l'agonisante, cette dénonciation utilise le sens de l'intertexte pour signifier, par le symptôme de la dégradation de l'orthographe, l'agonie des lycées de France. On a là un merveilleux exemple de la fonction de démultiplication du sens que permet la transposition-altération de l'intertexte. Littéralement, l'énoncé (3.) ne signifie qu'avec l'intertexte que la faute d'orthographe signale comme citationnelle. C'est bien ce que les lecteurs suisses de (2.) avaient visiblement manqué.

La dernière phrase (4.) de *Nadja* (1928) d'André Breton est une phrase assez énigmatique, décrochée du reste du texte en position de clausule. On se trouve en difficulté d'interprétation si l'on reste dans le seul co-texte gauche de cet énoncé. Son caractère assez mystérieux s'éclaire partiellement si l'on considère la définition médicale de la convulsion donnée par le *Larousse du XX^e siècle*, dans son édition de 1929: "[Convulsion] *Méd.* Contractions musculaires, involontaires et instantanées, locales et intéressant un ou plusieurs groupes musculaires, ou généralisées à tout le corps". On constate alors, en revenant à *Nadja*, que le texte situé peu avant la clausule exploite le sens médical de l'épithète:

13. [...] ni dynamique ni statique, la beauté je la vois comme je t'ai vue. [...] Elle est comme un train qui bondit sans cesse dans la gare de *Lyon* et dont je sais qu'il ne va jamais partir, qu'il n'est pas parti. Elle est faite de saccades [...]. La beauté, ni dynamique ni statique. Le cœur humain, beau comme un sismographe.

La phrase nominale "La beauté, ni dynamique ni statique" apparaît comme une annonce paraphrastique co-textuelle de l'énigmatique "beauté convulsive" de (4.). La phrase finale de (13.) "Le cœur humain, beau comme un sismographe" ouvre quant à elle sur l'intertexte des *Chants de Maldoror* implicite dans *Nadja*, mais explicitement signalé au début de *L'Amour fou* (1937), dans une phrase (14.) qui actualise la collocation rare du substantif *beauté* et de l'adjectif *convulsive* et confirme la présence de l'interdiscours médical:

14. Il ne peut, selon moi, y avoir beauté – beauté convulsive – qu'au prix de l'affirmation du rapport réciproque qui lie l'objet considéré dans son mouvement et dans son repos.

Une phrase de la fin de *L'Amour fou* fait coexister la formule de Lautréamont et l'épithète de Breton dans une véritable déclaration surréaliste:

15. Les "beau comme" de Lautréamont constituent le manifeste même de la poésie convulsive.

Dans ce cas, on peut parler à la fois d'un intertexte interne ou auctorial et d'un intertexte externe par renvoi aux très nombreux "beau comme" des *Chants de Maldoror*.

Si l'on poursuit l'exploration en langue des collocations du lexème "convulsive", on constate qu'une autre sphère d'emploi autorise une autre contextualisation de (4). Le *Larousse du XX^e siècle* ajoute au sens médical un sens figuré: "Fig.: Les CONVULSIONS du désespoir. Les CONVULSIONS politiques". Notons d'abord la même graphie en majuscules dans le dictionnaire que dans la clause de *Nadja*. Cette définition nous guide de l'interdiscours politique vers l'intertexte d'une phrase du discours politique français. Élu chef du pouvoir exécutif de la République française par l'Assemblée nationale depuis février 1871, Louis-Adolphe Thiers, dans un message à l'Assemblée du 13 novembre 1872, a résumé sa conception politique par une phrase célèbre:

16. La République sera conservatrice ou elle ne sera pas.

Si on tient compte du fait que (4.) vient après le collage d'un fait-divers tragique en provenance de l'interdiscours journalistique et si on fait de (16.) un possible intertexte de la clause de *Nadja*, on peut dire qu'on est en présence d'une transposition en forme de collage-détournement à la fois littéraire et politique. Dans le champ littéraire, cette phrase est une application de la poétique de Lautréamont-Isidore Ducasse et de son jeu favori avec le plagiat-détournement. Je rappelle sa déclaration des *Poésies II*: "Le plagiat est nécessaire. Le progrès l'implique. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses expressions, efface une idée fautive, la remplace par l'idée juste". Dans le champ politique de l'engagement surréaliste, le détournement de la phrase-"idée fautive" de celui qui réprima l'insurrection de la Commune devient particulièrement pertinent. Je souligne à l'appui de ce rapprochement la presque identité de structure syntaxique qui se prolonge dans les échos phoniques des signifiants des lexèmes *CONSerVatrICE* et *CONVulsive*:

même syllabe d'attaque et redoublement du phonème /s/ dans le premier, /v/ dans le second et, pour finir le mot, appui sur la même voyelle /i/ suivie d'une des deux consonnes /s/ ou /v/ et d'une finale muette identique: /is-/ et /iv-/:

16. La République sera CONSerVatRIce ou elle ne sera pas.
 4. La beauté sera CONVulSIVE ou ne sera pas.

Si ces adjectifs sont sémantiquement en relation d'antithèse (la convulsion s'opposant au statisme conservateur), leurs signifiants sont en relations de similitude. Un effet d'iconicité se dégage de ce parallélisme. Bien connue aujourd'hui en linguistique (Kilani-Schoch & Dressler, 2005: 39-40), cette relation de similarité ou d'homologie qui opère sur le signifiant et le signifié du signe est clairement située dans l'esprit du locuteur et/ou de l'interprétant. L'iconicité est un fait de cognition et de mémorisation qui a quelque chose à voir avec la convocation mémorielle d'un énoncé intertextuel. Au-delà du lien entre signifiants (ici les deux adjectifs), les énoncés (4.) et (16.) relèvent d'une forme d'iconicité formulaire. Entre slogan et formule, cette "petite phrase" idéale dans le champ politique a connu un indéniable succès. Sans recherche documentaire fouillée, j'ai noté sa présence, sous la plume de Zola, en 1885, dans une forme qui, par l'ellipse du pronom "elle", annonce la clause de Breton:

17. La République sera naturaliste ou ne sera pas.

On trouve également, sur le site web de la Convention pour la 6^e République, un titre qui reprend une phrase de John Palacin (15.09.03):

18. La 6^e République sera laïque ou ne sera pas.

La structure formulaire de l'énoncé est également un indice d'intertextualité dans les exemples (5.) et (6.). La publicité (5.) transpose le célèbre énoncé en forme d'enthymème du *Discours de la Méthode* (1637) de René Descartes: "Je pense, donc je suis". Le connecteur "donc" est, en (5.), assez platement causal: la soif est présentée comme la conséquence de l'effort intellectuel. Le connecteur "donc" est redoublé dans un signe de ponctuation": qui a la même valeur que lui: "[donc buvez le] nouveau Rivela vert". Dans cette publicité, l'intertexte joue peu de rôle dans l'interprétation de l'énoncé. L'allusion à Descartes renforce seulement le fait que le travail intellectuel puisse être une cause de soif comparable à l'activité physique qui est plus généralement utilisée pour vendre ce type de produit.

L'exemple (6.) est une transposition du célèbre récit minimal de Jules César: "Veni. Vidi. Vici". Au guerrier "Je suis venu. J'ai vu. J'ai vaincu", la publicité substitue une narration plus pacifique, transférée sur le plan sémantique de la séduction. L'image qui accompagne ce slogan est celle d'un couple buvant un verre dans un bar. La structure rythmique des trois énoncés est conservée dans le slogan: *Ve-ni. Vi-di. Vi-ci* devient *J'AI-o-sE. J'AI-goû-tE. J'AI-ai-mE*. Un travail de transcription est opéré sur la matière phonique qui permet de garder, pour chaque énoncé, la même attaque et la même fin. La transposition

conserve l'italianité commune au nom propre intertextuel (César) et au nom propre du produit (Suze). Tous deux sont rapprochés par une ressemblance iconique de leurs consonnes d'attaque /s/ et médianes /z/. Le lien intertextuel est établi à partir du style formulaire du slogan. Sa structure ternaire, rythmiquement soulignée par les redondances phoniques, devient l'indice d'un calque formulaire. L'énonciation publicitaire gagne dans (5.) et (6.) une plus value de connivence cultivée avec ses destinataires, complicité qui participe à l'occultation de sa perspective marchande.

4. Conclusion méthodologique

Dans les derniers travaux de Pêcheux, l'interdiscours est redéfini comme un domaine de mémoire caractérisé par un certain usage de la langue, par un système de genres discursifs et par un réservoir d'énoncés. Les formations socio-discursives sont des lieux de *circulation de textes* (état de la mémoire discursive d'un groupe avant d'être celle d'un individu, mémoire qui comporte des intertextes à côté des préconstruits culturels dont nous avons parlé plus haut) et de *circulation de catégories génériques* (état des systèmes de genres des communautés socioculturelles). C'est dans une formation socio-discursive qu'un fait de textualité devient un fait de discours. Il n'est en quelque sorte de discours que par l'insertion du singulier textuel dans l'historicité des langues et des genres discursifs, par l'immersion d'un texte dans ce qui en déborde la clôture, dans ces "marges peuplées d'autres discours" dont parle Foucault. La notion floue de "formation discursive" de Foucault est ainsi redéfinie par Pêcheux:

[Les] *formations discursives* [...] déterminent *ce qui peut et doit être dit* (articulé sous la forme d'une harangue, d'un sermon, d'un pamphlet, d'un exposé, d'un programme, etc.) à partir d'une position donnée dans une conjoncture donnée: le point essentiel ici est qu'*il ne s'agit pas seulement de la nature des mots employés, mais aussi (et surtout) des constructions dans lesquelles ces mots se combinent*, dans la mesure où elles déterminent la signification que prennent ces mots [...], les mots changent de sens selon les positions tenues par ceux qui les emploient; [...] les mots "changent de sens" en passant d'une *formation discursive* à une autre (1990: 148).

Même si le mot n'apparaît pas, il est manifeste que Pêcheux dresse ici une liste de genres (*harangue, sermon, pamphlet, exposé, programme*). L'établissement d'un lien entre les genres et les formations discursives est une des avancées importantes de l'analyse de discours contemporaine. Je terminerai par une autre avancée déterminante. Dans un de ses derniers textes, Pêcheux intitule les trois pages d'un livre blanc pour la recherche en linguistique auquel il collabore: "Spécificité d'une discipline d'interprétation" (*Buscila* 1, Paris, 1984: 56-58). Maldidier va également dans ce sens: "Le concept de conditions de production en particulier réglait le rapport de détermination du discours par un extérieur pensé en termes d'idéologie, il était directement producteur d'homogénéité, responsable donc du 'ratage de l'hétérogène'" (1993: 118). Et elle ajoute un peu plus loin: "Evanoui le

fantasme scientifique, l'analyse de discours est devenue une discipline interprétative" (1993: 119). C'est aussi la position de Jacques Guilhaumou, selon lequel le tournant herméneutique de l'analyse de discours n'est possible que si l'on "situ[e] les sources interprétatives des textes en leur sein" (2002: 32). C'est ce que nous aide à penser le concept d'intertextualité.

Les exemples analysés plus haut nous ont permis d'établir des régimes ou degrés différents de relations entre textes que nous pouvons considérer comme des faits d'intertextualité. Ces analyses permettent, par ailleurs, de donner un statut plus large à l'interdiscursivité. Alors que l'intertextualité est une relation d'un énoncé appartenant à un texte X avec un autre énoncé d'un texte Y, l'interdiscursivité est une relation à un genre de discours, à une famille de textes, à une pratique discursive. Nous avons ainsi vu le lexème "convulsion" entraîner la clause (4.) d'un texte littéraire A (*Nadja*) en direction d'un interdiscours médical de la neuropsychiatrie que nous n'avons pas localisé dans un texte Y, mais seulement identifié, par le biais d'un dictionnaire de langue. Cette relation interdiscursive lâche et vague peut certes être étayée par le fait que l'auteur André Breton a suivi des études de médecine et surtout par l'intérêt porté par les surréalistes au vaste champ des recherches psychiatriques et psychanalytiques, mais il ne s'agit pas d'une composante discursive localisable et donc pas d'un fait d'intertextualité. En revanche, le glissement vers l'interdiscours politique, autorisé de la même manière par le biais du dictionnaire de langue, s'est ancré dans un énoncé intertextuel (16.) dont j'ai en tant qu'interprétant postulé la possible existence. La phrase formulaire de Thiers n'est pas signalée par le texte, elle est seulement postulée par ma lecture comme une possible interprétation du travail opéré par la clause de Breton (4.) sur un énoncé (16.) d'un homme politique qui incarne l'écrasement du mouvement révolutionnaire de la Commune de Paris. La relation intertextuelle auctoriale entre l'énoncé de clôture de *Nadja* (4.) et le début de *L'Amour fou* (15.) et entre ces deux textes et les "beau comme" des *Chants de Maldoror* de Lautréamont possède beaucoup plus d'indices textuels et donc plus de plausibilité. On le voit, la phrase-clause de Breton n'a pas un intertexte mais plusieurs possibles, à des degrés divers d'évidence. Le sens de la phrase-clause de Breton est, à la fois, dans le co-texte de *Nadja*, dans l'intertexte auctorial du début de *L'Amour fou*, dans l'intertexte politique de la phrase de Thiers, dans l'intertexte littéraire du Lautréamont de *Chants de Maldoror*.

Il me semble que cela pose une question essentielle aux sciences du texte: celle des limites de l'unité texte et des limites de l'interprétation co(n)textuelle des énoncés. Nous avons besoin d'une redéfinition de la co-textualité des énoncés, (ce que certains linguistes appellent "contexte intra-textuel"). Lorsque l'interprétation du sens d'un énoncé A (comme les exemples construits sur la matrice de "Omar m'a tuer") exige la prise en compte de la présence d'un énoncé B inscrit dans sa lettre et son sens, lorsque le sens

d'un énoncé A est dépendant d'un énoncé B, nous pouvons parler d'*intertextualité forte*. Dans le cas où le sens d'un énoncé A ne dépend pas aussi étroitement de la présence d'un énoncé B, l'*intertextualité faible* s'apparente soit à une *allusion* (mouvement reconnu de A vers B comme dans le cas des exemples publicitaires (5.) et (6.) ou de l'allusion de Breton à Lautréamont), soit à une *hypothèse interprétative* (mouvement de B vers A comme dans le cas de la relation postulée à la lecture entre la phrase de Thiers et la clause de Breton). Cette gradation du phénomène intertextuel ressemble par bien des aspects, on l'a vu plus haut avec les positions de Deleuze et de Peytard, aux diverses formes de discours représenté, aux modalisations en discours second et autres îlots textuels, qui sont autant de formes de combinaison du dire avec le dire des autres, autant de translations-altérations, de "points d'hétérogénéité" plus ou moins montrée (Moirand, 2000: 103). Si l'intertextualité est un aspect de la circulation des textes d'une culture donnée dans la "mémoire interdiscursive" des sujets (Moirand, 2004), elle n'est pas pour autant assimilable à l'interdiscours et aux préconstruits culturels. Elle en est un aspect et, en ce sens, l'intertextualité, issue du champ de la sémiotique littéraire, peut être considérée comme un concept opératoire de l'analyse textuelle des discours en général. Elle pose les problèmes théoriques de la contextualisation des énoncés et de leur interprétation ainsi que de la définition de l'énonciation comme "moment où langue et discours se conjoignent" (Peytard, 2000: 26). La saisie des "traces de ce nouage de la langue et du discours" (2000: 25) est tout l'enjeu de ce que Benveniste appelle la "translinguistique des textes, des œuvres" (1974: 66).

Bibliographie

- Adam, J.-M. (2001 [1992]). Les textes: types et prototypes. Paris: Nathan.
- Adam, J.-M. (1997). Le style dans la langue. Paris-Lausanne: Delachaux & Niestlé.
- Adam, J.-M. (1999). Linguistique textuelle: des genres de discours aux textes. Paris: Nathan.
- Adam, J.-M. (2005). La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours. Paris: A. Colin.
- Adam, J.-M. & Bonhomme, M. (1997). L'argumentation publicitaire. Paris: Nathan.
- Althusser, L. (1976). Positions. Paris: Editions sociales.
- Authier-Revuz, J. (1982). Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours. In: DRLAV 26. Paris-VIII, 99-151.
- Authier-Revuz, J. (1984). Hétérogénéité(s) énonciative(s). In: Langages 73. Paris: Larousse, 98-111.
- Amossy, R. (2006). L'argumentation dans le discours. Paris: A. Colin.
- Bakhtine, M. M. (1978 [1975]). Esthétique et théorie du roman. Paris: Gallimard.
- Bakhtine, M. M. (1984 [1979]). Esthétique de la création verbale. Paris: Gallimard.
- Barthes, R. (1997). (Théorie du) Texte. Dictionnaire des Genres et notions littéraires. Paris: A. Michel & Encyclopædia Universalis, 816-817.
- Benveniste, E. (1966). Problèmes de linguistique générale I. Paris: Gallimard.

- Benveniste, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale II*. Paris: Gallimard.
- Blanvillain, O. (1997). Pourquoi voulez-vous que "Why should...?" soit rhétorique? Opérations et indices contextuels. In: C. Guimier (éd.), *Co-texte et calcul du sens*. Caen: Presses Universitaires de Caen, 181-195.
- Chuquet, J. (1986). To et l'infinifit anglais. In: *Cahiers de Recherche en Linguistique anglaise*, n° spécial. Gap-Paris: Ophrys, C337.
- Culioli, A., Fuchs, C. & Pecheux, M. (1970). Considérations théoriques à propos du traitement formel du langage. Paris: Dunod, Documents de linguistique quantitative 7.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). Postulats de la linguistique. In: *Mille plateaux*. Paris: Minuit, 95-139.
- Ducard, D. (2004). *Entre grammaire et sens. Etudes sémiologiques et linguistiques*. Gap-Paris: Ophrys.
- Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire*. Paris: Hermann.
- Ducrot, O. (1977). Note sur la présupposition et le sens littéral. In: P. Henry, *Le mauvais outil. Langue, Sujet et Discours*. Paris: Klincksieck, 169-203.
- Eco, U. (1992 [1990]). *Les limites de l'interprétation*. Paris: Grasset.
- Eco, U. & Violi, P. (1987). Instructional Semantics for Presuppositions. In: *Semiotica* 64, 1/2. La Haye: Mouton, 1-39.
- Gardin, B. (2005 [1998]). Sur un R à la mode. In: *Langage et luttes sociales*. Limoges: Lambert-Lucas, 167-171.
- Gresillon, A. (1975). Les relatives dans l'analyse linguistique de la surface textuelle: un cas de région-frontière. In: *Langages* 37. Paris: Larousse, 99-121.
- Grize, J.-B. (1992). Un signe parmi d'autres. In: *Cahiers de l'Institut neuchâtelois, Hauterive-Suisse*: Gilles Attinger.
- Grize, J.-B. (1996). *Logique naturelle et communications*. Paris: P.U.F.
- Grize, J.-B. (2004). Argumentation et logique naturelle. In: J.-M. Adam, J.-B. Grize & M. Ali Bouacha (éds), *Texte et discours: catégories pour l'analyse*. Editions Universitaires de Dijon, 23-27.
- Guilhaumou, J. (1993). À propos de l'analyse de discours: les historiens et le "tournant linguistique" (l'exemple du porte-parole pendant la Révolution française). In: *Langage & Société* 65. Paris: Maison des sciences de l'homme, 5-39.
- Guilhaumou, J. (2002). Le corpus en analyse de discours: perspective historique. In: *Corpus* 1. Nice, 21-49.
- Henry, P. (1975). Constructions relatives et articulations discursives. In: *Langages* 37. Paris: Larousse, 81-98.
- Henry, P. (1977). *Le mauvais outil. Langue, Sujet et Discours*. Paris: Klincksieck.
- Kilani-Schoch, M. & Dressler, W. U. (2005). *Morphologie naturelle et flexion du verbe français*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Kristeva, J. (1969). *Séméiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. Paris: Seuil.
- Kristeva, J. (1974). *La révolution du langage poétique*. Paris: Seuil.
- Maingueneau, D. (1991). *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*. Paris: Hachette.
- Maingueneau, D. (1993). Analyse du discours et archive. In: *Semen* 8. Besançon: Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 89-104.
- Maldidier, D. (1990). (Re)lire Michel Pêcheux aujourd'hui. In: M. Pêcheux, *L'inquiétude du discours*. Paris: Editions des Cendres, 7-91.

- Maldidier, D. (1993). L'inquiétude du discours. Un trajet dans l'histoire de l'analyse du discours: le travail de Michel Pêcheux. In: Semen 8. Besançon: Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 107-119.
- Marandin, J.-M. (1979). Problèmes d'analyse du discours. Essai de description du discours français sur la Chine. In: Langages 55, Analyse de discours et linguistique générale. Paris: Larousse, 17-88.
- Moirand, S. (2000). Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements scientifiques à caractère politique. In: Semen 13. Besançon: Presses de l'Université de Franche-Comté, 97-117.
- Moirand, S. (2004). Le Texte et ses contextes. In: J.-M. Adam, J.-B. Grize & M. Ali Bouacha (éds), Texte et discours: catégories pour l'analyse. Dijon: Editions Universitaires de Dijon, 129-143.
- Paveau, M.-A. (2006). Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition. Paris: Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Pêcheux, M. (1975). Les Vérités de La Palice. Paris: Maspero.
- Pêcheux, M. (1990). L'inquiétude du discours: textes choisis et présentés par D. Maldidier. Paris: Editions des Cendres.
- Peytard, J. (1980). Sur quelques relations de la linguistique à la sémiotique littéraire. In: La Pensée 215. Paris, 19-44.
- Peytard, J. (1993). D'une sémiotique de l'Altération. In: Semen 8. Besançon: Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, 145-177.
- Peytard, J. (1995). Mikhaïl Bakhtine. Dialogisme et analyse du discours. Paris: Bertrand-Lacoste.
- Peytard, J. (2000). De l'altération discursive: regards sur le "carrefour" M. Bakhtine/G. Deleuze. In: Répétition, altération, reformulation, colloque international de Besançon. Presses de l'Université de Franche-Comté, 23-36.
- Riffaterre, M. (1979). La Production du texte. Paris: Seuil.
- Riffaterre, M. (1980). La trace de l'intertexte. In: La Pensée 215. Paris, 4-18.
- Riffaterre, M. (1983). Sémiotique de la poésie. Paris: Seuil.
- Saussure, F. de (2002). Ecrits de linguistique générale. Paris: Gallimard.
- Van Dijk, T. A. (2005). Politique, Idéologie et Discours. In: Semen 21. Besançon: Presses Universitaires de Franche-Comté, 73-102.
- Volochinov, V. N. & Bakhtine, M. M. (1977). Le Marxisme et la philosophie du langage. Paris: Minuit.
- Zipes, J. (2006). Fairy Tales and the Art of Subversion. New York-London: Routledge.